

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PRIERE

Une famille comptait quatre membres : le père, la mère et deux jeunes garçons. Douce, pieuse et souriant au ciel au milieu des larmes que lui arrachait la douleur, la mère, aux vertus qui font la femme forte unissait la sagesse que donne l'union intime avec Dieu. J'ai parlé de larmes, car cette mère avait son Augustin dont l'égarément joint à celui d'un père dénaturé, transperçait d'un double glaive son cœur endolori.

Cet enfant qu'elle eût voulu ravir à l'enfer c'était le plus jeune, celui à qui elle avait prodigué les dernières caresses, les derniers baisers de son amour méconnu.

L'aîné reflétait sur sa figure les vertus de la mère. Ces deux belles âmes semblaient deux miroirs se renvoyant toujours le même rayon de pure lumière et de ravissante piété.

La mère et son fils aîné pleuraient ensemble, priaient ensemble, et de leurs cœurs épurés au creuset de la souffrance montait sans cesse vers Dieu comme l'encens de deux autels, la protestation de l'amour fidèle et résigné.

Le père et le fils cadet égarés au loin dans les sentiers du vice payaient tribut à toutes les hostes.

Un combat invisible, se livrait entre ces deux armées de la vertu et du mal, et l'enjeu de la bataille était la conquête de deux âmes, de deux âmes qui luttait contre elles-mêmes.

La lutte fut longue et héroïque d'un côté, longue et terrible de l'autre.

La mère mourut emportant dans son âme le secret de ses combats inutiles, et moissonnée en sa fleur, le fils aîné porta le même jour à Dieu, le lys de son âme virginale.

La même tombe reçut leur mortelle dépouille.

Au tribunal de Dieu, dit-on, deux âmes attendaient la mère et son fils. La première reconnut son époux et son fils le plus jeune, le frère aîné revit son père et son frère.

D'un côté la vertu constante, de l'autre, le vice... repentant.

Oui, le vice repentant. Le dernier soupir de la mère résignée et du fils fidèle avait mérité la grâce de la conversion de ceux qu'ils aimaient. Surpris au milieu de leur course insensée, les deux coupables avaient jeté un cri de détresse et la prière de deux âmes fidèles les précédait au tribunal de Dieu.

Mères qui pleurez, frères qui pleurez, vos larmes ont leur prix, elles valent souvent le salut d'une âme et de plusieurs.

Joliette, 1892

GILLES ALBERT.

L'HUILE, LE FEU ET LE SABLE

Traduit du *Scientific American* (12 décembre 1891)

Lorsque des résidus d'huile ou des guenilles saturées d'huile prennent en feu dans les ateliers, on cherche à tort, de l'eau pour éteindre le feu.

M. Atkinson nous rapporte ce qui suit, à ce sujet :

“ Un des incendies qui a causé la plus grande perte à la compagnie d'assurance dont je suis le président, fut causé principalement par un seau d'eau.

Vers le soir, un mécanicien qui travaillait seul près de l'engin, après les heures du moulin, échappa sa lanterne dans la boîte aux déchets, où elle mit le feu à la charpie et à la giasse qu'on y avait jetées. Ces matières brûlaient en émettant une fumée épaisse, mais peu de flamme. Deux ou trois pelletées de SABLE ou une COUVERTE MOUILLÉE auraient éteint le feu immédiatement. Mais il fit ce qu'il croyait être le

mieux, en versant un seau d'eau sur la graisse qui brûlait. L'eau produisit instantanément un jet de flamme qui atteignit le plafond du soubassement, pénétra à travers les ouvertures servant aux courroies et mit le feu au moulin qui fut entièrement détruit.

Un peu plus tard, j'eus occasion d'aller avec mes enfants, à ma maison de campagne sur le bord de la mer.

Je n'avais pas encore inventé le *fourneau Aladdin*. Je fis frire du poisson sur un poêle ordinaire de cuisine ; la graisse, faute de précaution, prit feu, j'y versai une écuelle d'eau, pour l'éteindre ; un jet de flamme en sortit, me roussit la barbe et les cheveux, et s'élança jusqu'au plafond de la cuisine. Je me rappelai de suite l'incendie du moulin, le sable ne manquait guère autour de moi : il eut bientôt raison du feu. ”

M. Atkinson consulta M. Ordway, professeur à l'Institut Technologique de Massachusetts ; celui-ci lui expliqua que la vapeur se combine avec d'autres gaz, dont elle produit la combustion et qu'elle élève en s'enflammant elle-même et en mettant le feu à toutes les matières combustibles qu'elle rencontre.

Le sable est donc la meilleure substance dont on puisse se servir pour éteindre le feu, lorsque la graisse, les huiles ou les matières saturées d'huile ou de graisse, s'enflamment.

On devrait par conséquent avoir la précaution de garder des seaux pleins de sable dans les ateliers et les moulins ainsi que dans les cuisines.

Ce sable du reste peut être utile en maintes occasions. Que de fois le chien et le chat, etc. ne font-ils pas des politesses que le sable dérobe aux yeux et dont le *mettre dehors* devient plus facile !

G. F. B.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

LE DOCTEUR RICHARD

(*La Semaine des Familles*)

I

Le docteur Richard était le seul médecin de tout le canton. Pas un seul confrère ne possédait assez de courage pour venir s'enterrer vivant dans ce coin perdu des montagnes de la Savoie, au milieu de paysans misérables et taciturnes.

Le pays n'était vraiment pas encourageant : une vallée située à une altitude de douze cents mètres, séparée du reste du monde par une ceinture d'aiguilles gigantesques, recouvertes de neiges éternelles. Il fallait que l'homme se livrât toute l'année à un travail opiniâtre et incessant pour arracher à ce maigre sol de quoi vivre ; il fallait trouver et défricher la bonne terre, perdue parmi les landes incultes et les rochers arides.

La race de cette région était laborieuse et vaillante ; mais la richesse ne lui avait jamais prodigué ses trésors. Cette considération touchait peu le docteur Richard, qui accomplissait là son œuvre de sacrifice et de dévouement. Il aurait pu, par sa valeur personnelle, se faire partout ailleurs une brillante situation ; il préférait vivre dans ce pauvre coin de terre d'où descendaient ses aïeux, et où il était revenu faire le bien. Il habitait le principal village de la vallée avec sa femme et son fils, un petit enfant de six ans. Sa profession, bien souvent infructueuse, était pénible à remplir. L'été, cela allait encore ; mais, l'hiver, on venait le chercher au milieu de la nuit pour des villages éloignés et il devait partir sans crainte des chemins crevassés, sans peur des coups de vent où tourbillonnaient les flocons de neige. Et parfois il n'avait pas même la consolation de voir sa peine récompensée ; il arrivait trop tard, les paysans ayant l'habitude invétérée d'appeler tout de suite le vétérinaire pour soigner leurs animaux, et de ne demander qu'après beaucoup d'hésitations le médecin pour les soigner eux-mêmes.

II

Ce soir-là il faisait une tourmente de neige. La tempête tordait les arbres dénudés et hurlait à travers les cloisons mal jointes. La nuit qui venait donnait à la vallée des teintes bizarres, mêlant son noir au blanc de la neige qui recouvrait le sol. Bientôt le noir l'emporta et tout se confondit.

Le médecin était chez lui, pâle et abattu. Son enfant se mourait de la diphtérie. Il avait fait tout ce qu'il est humainement possible de faire pour le sauver : les remèdes avaient été impuissants. Deux de ses grands confrères étaient venus lui porter leurs lumières inutilement : ils étaient repartis la veille, disant que la maladie suivrait son cours, et qu'il n'y avait plus qu'à attendre la mort prochaine.

Le docteur Richard s'était marié tard : un mariage d'amour ; chez les montagnards, la puissance d'aimer se conserve longtemps et germe parfois dans l'arrière-saison. Il avait eu cet unique enfant, il avait reporté sur lui toutes les espérances et tous les rêves d'ambition auxquels il avait renoncé pour lui-même. Cette mort le brisait. Il restait là, debout, auprès du lit, suivant du regard les progrès de la maladie, souffrant amèrement de son impuissance, anéanti de voir toute science inutile ; sa femme serrait son fils contre son cœur, comme si elle eût voulu retenir l'âme prête à s'envoler. Et les deux contenaient les sanglots qui les étouffaient pour sourire à l'enfant qui les regardait avec angoisse.

Au dehors, la tempête faisait rage. Des bourrasques de neige se soulevaient sous les coups de vent. Dans le village les toits craquaient, le coq du clocher grinçait sinistrement.

Onze heures du soir venaient de sonner, lorsqu'un bruit de grelots tinta dans la nuit, devant la maison du médecin. On frappa. Le docteur lui-même alla ouvrir, et fit pénétrer chez lui le visiteur tardif, un grand et robuste paysan d'une quarantaine d'années, dont la neige poudrait de blanc les habits.

Celui-ci lui dit : " Monsieur le docteur, la montagne est terrible cette nuit. Je vous demande pardon de vous déran-

ger si tard ; mais mon fils se meurt là-haut aux Echelles. Monmulet est solide ; voulez vous venir avec moi ? Demain il serait peut-être trop tard pour le sauver. J'ai peur qu'il ne passe pas la nuit. ”

Et la voix dure du paysan s'adoucit à ces dernières paroles. Le montagnard parle peu, et sent vivement : on comprenait l'intensité de l'inquiétude sous l'impassibilité de ce visage énergique.

Pour toute réponse, le médecin entr'ouvrit la porte de la chambre du malade, et montra l'enfant en agonie dont le regard agrandi par la fièvre annonçait l'instant suprême.

Le montagnard, ému par cette douleur qui ravivait la sienne, comprit que le sacrifice n'était pas possible : un père ne pouvait pas s'en aller, tandis que son fils se mourait. Alors lui, qui avait quitté le chevet de son enfant mourant aussi, pour venir chercher du secours par cette nuit froide et funèbre, il eut un moment de désespoir et, baissant la tête sur la poitrine, il dit presque à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même : “ Il y aura donc deux morts cette nuit ! ”

Le docteur Richard, absorbé par sa souffrance, se retourna à cette parole. Le regard des deux pères se croisa.

Alors le médecin embrassa sa femme qui pleurait, puis son fils dont les yeux allaient bientôt se fermer pour toujours ; il dit au paysan : “ Partons : le devoir avant tout. ”

Sur le seuil de la porte, il regarda une dernière fois le groupe de la mère et de l'enfant, et il eut un sanglot déchirant en voyant l'expression douloureuse du petit mourant.

Le paysan lui prit la main et la lui serra avec force.

La femme du docteur, restée seule auprès du berceau, entendit les grelots du traîneau qui s'éloignait dans la nuit.

III

Le traîneau revint vers six heures du matin.

Pendant l'aller, le médecin, enfiévré par l'idée de son sacrifice, put endormir sa douleur. Mais, une fois qu'il eût terminé

l'opération avec une présence d'esprit et une lucidité admirable, et qu'il eut mis hors de danger son petit malade atteint, lui aussi, de la diphthérie, sa fièvre tomba et l'angoisse lui revint, plus terrible.

Il remonta dans le traîneau avec le paysan. Pendant le trajet, les deux hommes gardèrent le silence : l'un, dont le fils venait d'être sauvé, qui, après les minutes d'anxiété, avait les minutes de joie et qui se sentait le besoin d'exprimer ce bonheur, se contenait en présence de l'autre dont la souffrance se lisait sur le visage. Le montagnard voulut parler : il ne trouva aucune parole à prononcer : il aurait tant voulu cependant dire qu'il était heureux et qu'il était reconnaissant ; il aurait désiré que l'enfant de son sauveur fût sauvé aussi : et il n'osait pas exprimer cela, parce qu'il sentait bien que tout était fini là-bas, au village. Cette tristesse dans sa joie le serrait à la gorge et lui faisait mal.

Le docteur se taisait. Le devoir accompli, l'idée fixe de son enfant réapparaissait et l'obsédait. Était-il mort ou vivant ? mort sans doute ; logiquement, il était impossible qu'il eût vécu plus de deux ou trois heures après son départ. Il était mort dans les bras de sa mère, tandis que le père s'éloignait : il avait fermé pour toujours ses petites paupières, et lui, le père, ne verrait plus jamais, ses yeux animés par la flamme du regard. Il était mort : cela était certain, aucun doute ne devait venir au médecin, et cependant, par instant, un espoir insensé revenait au père, un espoir suprême qui lui faisait battre le cœur plus violemment ; et alors, il pressait le pas du cheval, dans la nuit.

Ce douloureux voyage eût enfin un terme. Le traîneau s'arrêta devant la maison, le docteur descendit et entra.

Il pénétra dans la chambre. L'enfant reposait dans son berceau, la figure calme et sereine, d'une douceur presque surnaturelle. Il semblait un petit ange endormi. Les deux bras passés autour de son cou, la mère pleurait à longs sanglots brisés. Au près du lit, deux cierges brûlaient pieusement.

Le père vit cela : son fils était mort. Il se prit le front à

deux mains, sa douleur l'étreignait. L'espoir lui était revenu plus fort, en franchissant le seuil de sa maison ; hélas ! c'était bien fini ; son enfant était mort, loin de lui.

Mais comme il se penchait pour embrasser le petit cadavre, il sentit soudain sur la joue qui touchait le visage de l'enfant, passer le souffle chaud d'un baiser, du baiser suprême que le mort lui avait gardé tandis qu'il accomplissait son devoir.

HENRY BORDEAUX.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MAÎTRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

VI

Le salon

Le salon, il en faut parler comme de l'un des appartements les plus importants, si l'on considère le rôle énorme qu'il prend aujourd'hui dans la société. C'est souvent pour faire du salon une merveille de luxe qu'on se prive de l'utile dans tout le reste de la maison ; et plus d'un salon doré sert à tromper ceux qui viennent, sur la situation réelle de ceux qui reçoivent ; ce n'est pas un avantage, c'est une sujétion, c'est un affreux impôt sur les revenus, c'est la tyrannie de l'usage.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne blâmons que ce défaut d'équilibre entre la fortune et l'apparat extérieur. En effet, que l'on orne, dans la proportion de ses revenus, l'ameublement de la pièce d'honneur ; qu'on y expose à l'admiration des visiteurs les objets les plus rares et par conséquent d'un très-grand prix ; personne n'aura le droit de s'en étonner, pourvu que rien n'en souffre. Mais une maîtresse de maison, à raison même de l'importance qu'on donne à cet appartement, voudra que tout, même l'ornementation, y respire l'esprit vraiment chrétien. Elle en fermera l'entrée à ces bronzes, à ces marbres, à ces toiles, dont nous avons parlé et qui prêchent à tout venant le culte des passions ; elle saura, parmi les œuvres d'art, placer un sujet religieux assez remarquable pour attirer les regards et les préférences ; et ainsi elle évitera de grands maux elle rendra justice à Dieu et à sa foi et elle donnera un bon exemple à ceux qui seront venus la visiter.

H. CHAUMONT, Ptre.

CHAPITRE NEUVIÈME

DU 15 AU 28 AVRIL

Mardi, 15 avril. — Je travaillai cet avant-midi comme on travaille après une journée de repos. Puis comme je connais maintenant clairement le joint où il faut frapper, tout coup porte.

Après dîner, je me rendis à Ste-Marie-des-Anges sur la place des Thermes, dans cette belle église aux beaux tableaux sous une belle lumière. J'étais seul, j'y récitai mon office en me promenant dans la grande nef, au bruit de mes pas, me mirant dans le pavé de marbre sur lequel j'allais et venais. De temps en temps, il entra un visiteur ; alors je serrais un peu le long du mur ; puis quand il était parti, je reprenais possession de l'église à moi seul. Il me faisait du bien de ne sentir pour compagnon près de moi que Jésus.

Je vins lire la *Voce*, dans un petit jardin public qu'il y a sur la place même des Thermes. Je m'amusai à regarder longtemps quatre petits garçons qui jouaient aux billes. Cela me rappelaient mes dix ans. Ils agissaient, allaient, venaient, sautaient tout comme des petits canadiens : même excitation, mêmes tours, mêmes ruses, mêmes privilèges d'une palme pour approcher l'ennemi ou le but. Vraiment les règles du jeu de billes sont l'objet d'un code international ; ou bien tous les petits garçons du monde entier obéissent au même instinct, comme le font dans tous les pays les chats et les abeilles qui griffent et qui piquent.

À sept heures, j'entrais chez le cardinal Z... pour en sortir à 8 heures. Les affaires continuent à avoir bonne mine. Comme l'homme de Lafontaine, dans la fable du "Gland et de la Citrouille" je suis tout surpris d'avoir tant d'esprit :

On ne dort pas, dit-il, quand on a tant d'esprit ;

Sous un chêne aussitôt il va prendre un somme.

Un gland tombe ; le nez du dormeur en pâtit, etc.

Je vais faire de même. Heureusement, ce n'est pas "sous la

feuille d'un chêne", mon nez sera en sûreté; c'est sous les plis de rideaux blancs, sous un ciel de lit s'élevant en faite à pic; sous le regard de Dieu, et la garde de mon ange. Pensez-vous que cet ange va faire comme celui dont parle Reboul :

Un ange au radieux visage,
Penche sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

J'entends quelqu'une *penser* : oh ! alors on ne pourrait pas dire de cet esprit céleste : *beau comme un ange*, et son visage ne serait pas radieux.

Allons, de grâce, mère, ami, pas de malices !
Et du sommeil goûtons les paisibles délices.

Mercrédi, 16 Avril. — J'arrive de la Propagande, où j'ai porté deux longues lettres, l'une au cardinal Simeoni, l'autre à Mgr Jacobini : c'était le fruit du travail de toute ma journée, avant-midi et après-midi moins une heure que j'ai prise pour ma promenade. M. Belnoue pouvait à peine suffire, il faisait trois copies, deux pour la Propagande, et la troisième pour être conservée dans mes archives.

Ma promenade me porte à Ste Marie des Monts, sur la rue *S. Maria di Monti*, où il y a fête aujourd'hui à l'occasion de Saint Benoit Joseph Labre.

L'épître de la messe de ce matin m'avait frappé. Je la relus devant l'image de ce Saint de la pauvreté, du détachement; et il me semble que je la comprenais mieux :

“ C'est un grand gain que la piété avec le contentement. Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est certain que nous n'en rapporterons rien. Si nous avons de quoi boire et manger, si nous avons de quoi nous couvrir, soyons contents. Car ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation, dans les pièges du démon, dans beaucoup de désirs vains et inutiles qui précipitent les hommes à leur perte et à leur perdition. La source de tous les maux est la cupidité; plusieurs de ceux, qui en sont esclaves, ont erré loin des sentiers de la foi, et se sont plongés dans bien des douleurs. Pour nous, fuyez ces erreurs, attachez-vous à la justice, à la piété, à la foi, à la charité, à la patience, à la douceur. Combattez le bon combat de la foi, et poursuivez la vie éternelle.”

J.-BTE PROULX Ptre.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

XIV

Ma sœur hésitait.

— Je fais appel à ton amitié, Rose ! dis-je doucement.

— Oh ! Martine, ne me parle pas ainsi ! s'écria Rose en pleurant et en se jetant dans mes bras. Tu me fais comprendre à quel point tu es bonne, à quel point je suis coupable envers toi !

Je consolai ma sœur, je la fis se coucher. Lorsque je fus seule, je tombai à genoux.

— O mon Dieu ! dis-je, vous avez voulu que la croix fût bien lourde, aidez-moi à la supporter, à ne point faillir à ma tâche.....

Hélas ! je me sentais bien faible, quoique vraiment résignée.

XV

J'étais désormais en présence de difficultés de toute sorte. Je voyais l'avenir de Rose compromis, et je cherchais en vain le moyen de prouver à ma sœur la sagesse de ma conviction. Je devais apprendre à mon père l'anéantissement du projet formé pour moi ; cependant il me fallait ménager la susceptibilité du vieillard, car, André l'avait dit, et je ne l'ignorais pas, la santé de mon père n'étant plus très-vigoureuse, il s'en rapportait maintenant volontiers à l'activité, à l'intelligence de son genre futur.

Comment concilier tout cela, comment éviter des explications grosses de tempêtes ?

Enfin, je devais faire comprendre à André que les voies détournées qu'il avait employées, loin de servir ses projets, pouvaient les compromettre désormais.

Ce n'est pas sans un tressaillement involontaire que je songe à cette époque de ma vie, et je ne dirais pas toute la vérité si je n'avouais avoir été, souvent, au moment de rejeter cette pénible tâche. Mais je songeais à ma mère, je devais, quoi qu'il pût m'en coûter, la remplacer ; je l'avais promis.

Je fis d'abord pressentir à mon père un changement dans mes projets. Le vieillard ne prit pas mes paroles au sérieux. Je fis naître l'occasion d'envoyer Rose passer quelques semaines à Bécherel, chez une parente, notre ancienne correspondante, lors de notre séjour au pensionnat. J'espérais que, loin d'André, ma sœur réfléchirait.

Mais les précautions les plus sages se brisent contre un parti pris bien arrêté. Un mois après la révélation du jardin, je ne pouvais plus douter de l'impossibilité de faire entendre à Rose le langage de la raison.

Elle se défiait de moi et correspondait avec André. Je dus songer à disposer les choses de façon à ce que mon père les acceptât.

Je choisis le moment favorable et j'abordai, en tremblant, cette pénible explication.

— Père, dis-je, un soir où il se montrait plus gai que de coutume. Père, ne pensez-vous pas qu'il serait temps de marier Rose ? La voilà devenue une belle jeune fille...

— Quelle idée ! c'est encore une enfant.

— Elle va avoir dix-huit ans, c'est un âge convenable. Je crois que, si vous vouliez dire "oui" elle ne vous contredirait pas.

— Dire oui ! dire oui ! Explique-toi, au moins. Est-ce que tu la crois occupée de cela ?

— Vous savez, père, nous autres femmes, nous nous apercevons vite de ces sortes de choses.

— Voilà une nouvelle ! Ma petite Rose ! Tu te trompes, Martine.

— Je ne me trompe pas, père. Seulement, ni elle ni lui n'osent vous faire part de leur accord. Aussi je me suis chargée...

La voix me manqua. Mon père s'aperçut de l'émotion que je m'efforçais vainement de comprimer ;

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Tu es bien triste pour une *marieuse*.

— C'est que...

— C'est que ?

— Vous me promettez de me laisser vous exposer l'affaire ?

— Certainement. Parle donc. D'abord, quel est ce fiancé mystérieux dont je n'ai jamais entendu parler ?

Je rappelai tout mon courage.

— C'est André ! dis-je d'une voix ferme.

Mon père tressaillit.

— André ! répéta-t-il stupéfait et eu me regardant fixement.

J'avais prévu cette explosion, je supportai son regard sans faiblir.

— Non, cela est impossible, reprit-il, André !

— Avez-vous quelque objection contre lui ?

— Mais, ma pauvre enfant, que me dis-tu ! André n'est-il pas ton fiancé, à toi !

— Il l'a été, il ne l'est plus ! Que voulez-vous ? père, les choses sont ainsi. D'ailleurs, il n'y a de changé que le nom de la fiancée, et vous conservez le gendre que vous avez accepté, que vous aimez...

Mon père m'interrompit.

— Parlons sérieusement, dit-il. Le sens de tout ceci m'échappe. Est-ce une gageure ? Pourquoi veux-tu me faire croire que tu n'aimes plus André ?

— Père ! vous oubliez que bien des événements se sont passés. Pourquoi mon cœur n'aurait-il pas changé comme mon visage ?

— Encore ton visage ! Est-ce vanité ? Est-ce caprice ?

— Ni l'un, ni l'autre, père. André et Rose s'aiment. Aprouvez leur union.

— Mais toi ?

— Je serai heureuse s'ils sont heureux !

Mon père m'attira sur sa poitrine.

— Martine ! dit-il, et sa voix prenait des inflexions d'une tendresse infinie. Martine, raconte-moi tout. J'ai eu tort, peut-être, de ne pas assez veiller à ton bonheur, chère fille ! Une mère ne se remplace pas : la tienne aurait su détourner la douleur qui te frappe aujourd'hui !

Je me raidis contre cette douce insinuation. Je voulais voiler la conduite d'André. Jamais mon père ne lui eût pardonné et que serait devenue Rose ?

— Père, ne cherchez aucune interprétation, dis-je. Je suis bien décidée à ne pas me marier. Cela peut-il vous causer quelque peine de penser que je resterai avec vous, tout occupée de vous chérir, de vous soigner, de vous éviter le plus possible des petites misères de la vie ?

— Rien ne me rendrait plus heureux, si j'étais certain que ce devoir filial te donnerait à toi-même le bonheur. Admettons-le, du reste : de ton plein gré, tu renonces à te marier, soit ; mais que dira André ?

— André veut être votre gendre. Je ne peux devenir sa femme. Rose me remplace. Elle est jeune... elle est jolie !... Tous deux se connaissent bien, ils s'aimeront beaucoup, si, déjà, ils ne s'aiment assez !

— Je le répète, Martine, tout ça n'est pas clair. Tu n'es pas oublieuse, donc, si tu le fais, c'est qu'André n'a pas agi envers toi ainsi qu'il aurait dû le faire... Alors, quelle confiance puis-je avoir en lui ? Non, c'est décidé, je parlerai à André et j'agirai selon ses réponses.

— Quelles réponses exigerez-vous de lui, père ? dis-je avec autant de calme qu'il me fut possible d'en affecter. Vous voyez bien, j'ai arrangé les choses au mieux. Vous aurez un gendre au courant de vos affaires et pouvant vous seconder

admirablement. Vous conserverez vos deux filles près de vous ; n'est-ce pas très bien pensé ?

— Tu ne me tromperas pas par bonté d'âme, Martine ! répondit mon père avec fermeté. Plus tu prends de peine à m'expliquer tout cela et plus tout devient clair pour moi. Tiens ! ne te contrains pas davantage à plaider la cause de deux ingrats. Embrasse-moi, ma fille chérie, et laisse-moi agir !

J'essayai vainement de lui faire donner une réponse définitive : il avait un projet arrêté ; pendant plusieurs jours il ne fut question de rien. André ne parut pas à la maison. Mon père partit pour un petit voyage, dit-il. Je ne sus trop que penser. Le surlendemain de son départ, il était de retour, très-sombre et très-triste.

— Sais-tu, me dit-il, d'où j'arrive ?

— De visiter vos bois.

— Je viens de Bécherel. J'ai voulu parler à Rose avant de rien décider. J'avais, par malheur, trop raison lorsque je l'appelais ingrante. Elle ne connaît plus ni père, ni sœur. Elle n'écoute qu'André.

— Eh bien ! père, je pense comme vous. Aussi, pour éviter de prolonger une situation devenue très-difficile, vaut-il mieux les marier.

— Crois-tu donc, Martine, que le bonheur de Rose sera ainsi assuré ?

— Je l'espère, dis-je faiblement.

— Tu n'en es pas plus convaincue que moi. Eh bien ! que ce mariage soit son châtiment !...

Je me jetai, épouvantée, au cou de mon père.

— Oh ! m'écriai-je, rétractez cette parole. Ignorez-vous que Dieu entend les malédictions des parents ! Et voulez-vous condamner au malheur votre petite Rose, votre Rose qui n'est coupable que d'étourderie !...

Très-ému, mon père m'embrassa longuement.

— Eh bien ! non, dit-il, je ne la maudirai pas, quoiqu'elle me cause un grand chagrin. Mais je n'ai point autant de cou-

age que toi, ma pauvre Martine, je ne veux plus m'occuper de tout cela. Ce sera déjà trop que j'aie à le faire le jour du mariage.

— Laissez-moi tout ce soin, répondis-je.

Je fis comme je le proposais. Je m'occupai de tout. Cela nécessita plusieurs entrevues avec André. Je les suis sans choc nouveau : mon parti était pris, fermement pris. Toutes mes espérances étaient oubliées, ma vie ordonnée jusqu'au dernier jour. Je songeais uniquement à Rose. Si j'avais pu briser ce mariage, je l'eusse fait sans hésitation, non par regret pour moi, mais par crainte pour Rose. Malheureusement, il ne fallait plus songer à détourner ma sœur de cette idée. Je me promis, du moins, de faire tout mon possible pour en atténuer les suites.

L'avant-veille du mariage, j'allai chercher Rose à Bécherel. Elle se montra heureuse et me remercia avec chaleur, jurant qu'elle m'aimerait toujours, que, toujours, je pourrais compter sur son appui et sur celui d'André.

Quoique, selon l'ordre formel de mon père, la cérémonie dût se célébrer avec la plus grande simplicité, j'avais tenu à ce que Rose fût brillamment parée. Je l'embrassai en la félicitant.

Elle me rendit mon baiser avec une sorte de condescendance. Je surpris, même, plus d'un coup d'œil jeté dans la glace : sans doute elle établissait une comparaison entre son visage et le mien.

— Soigne bien ta beauté, Rose, dis-je presque malgré moi, car sur elle seule, peut-être, repose l'affection d'André.

— Vraiment, répliqua, Rose, avec humeur ; il semble que tu prennes à tâche de me faire les plus tristes prédictions !

(*A continuer*)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.